

EAI PHI 1

**SESSION 2022**

**AGREGATION  
CONCOURS INTERNE  
ET CAER**

**Section PHILOSOPHIE**

---

**EXPLICATION DE  
TEXTE**

---

Durée : 6 heures 30

*L'usage de tout ouvrage de référence, de tout dictionnaire et de tout matériel électronique (y compris la calculatrice) est rigoureusement interdit.*

*Si vous repérez ce qui vous semble être une erreur d'énoncé, vous devez le signaler très lisiblement sur votre copie, en proposer la correction et poursuivre l'épreuve en conséquence. De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, vous devez la (ou les) mentionner explicitement.*

**NB : Conformément au principe d'anonymat, votre copie ne doit comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc. Si le travail qui vous est demandé consiste notamment en la rédaction d'un projet ou d'une note, vous devrez impérativement vous abstenir de la signer ou de l'identifier.**

## **Le candidat a le choix entre les deux textes suivants :**

### **TEXTE 1**

La faute de ceux qui font dépendre la justice de la puissance, vient en partie de ce qu'ils ont confondu le droit et la loi. Le droit ne saurait être injuste, c'est une contradiction, mais la loi le peut être. Car c'est la puissance qui donne et maintient la loi. Et si cette puissance manque de sagesse ou de bonne volonté, elle peut donner et maintenir de fort méchantes lois. Mais heureusement pour l'univers, les lois de Dieu sont toujours justes, et il est en état de les maintenir, comme il fait sans doute, quoique cela ne se fasse pas toujours visiblement et sur le champ, dont il a sans doute des grandes raisons.

Il s'agit donc de déterminer enfin la raison formelle de la justice et cette mesure par laquelle nous devons évaluer les actions pour savoir, si elles sont justes ou non. On a pu déjà la prévoir par tout ce que nous venons de dire. Justice n'est autre chose que ce qui est conforme à bonté et sagesse jointes ensemble. Le but de la bonté est le plus grand bien. Mais pour le reconnaître, il faut de la sagesse qui n'est autre chose que la connaissance du bien, comme la bonté n'est autre chose que l'inclination à faire du bien à tous et à empêcher le mal, à moins qu'il ne soit nécessaire pour un plus grand bien ou pour empêcher un plus grand mal. Ainsi la sagesse est dans l'entendement et la bonté dans la volonté, et la justice par conséquent est dans l'un et dans l'autre. La puissance est autre chose. Mais, si elle survient, elle fait que le droit devient fait et que ce qui doit être, existe aussi réellement, autant que la nature des choses le permet. C'est ce que Dieu fait dans le monde.

Mais, puisque la justice tend au bien et que la sagesse et la bonté qui forment la justice ensemble, se rapportent au bien, on demandera ce que c'est que le vrai bien ? Je réponds que ce n'est autre chose que ce qui sert à la perfection des substances intelligentes, d'où il est manifeste que l'ordre, le contentement, la joie, la sagesse, la bonté, la vertu sont des biens essentiellement et ne sauraient jamais être mauvais, que la puissance est un bien naturellement, c'est-à-dire de soi, parce que, le reste étant égal, il faut mieux l'avoir que ne pas l'avoir. Mais elle ne devient un bien assuré, que lorsqu'elle est jointe avec la sagesse et avec la bonté. Car la puissance d'un méchant ne sert qu'à le plonger plus avant dans le malheur tôt ou tard, puisqu'elle lui donne le moyen de faire plus de mal et de mériter une plus grande punition à laquelle il n'échappera pas, puisqu'il y a un monarque de l'univers parfaitement juste dont on ne saurait éviter ni la pénétration infinie ni la souveraine puissance.

Et comme l'expérience fait voir que Dieu permet par des raisons inconnues à nous, mais très sages sans doute et fondées sur un plus grand bien, qu'il y a beaucoup de méchants heureux dans cette vie et beaucoup de bons malheureux, ce qui ne s'accorderait pas avec les règles d'un parfait gouvernement tel que celui de Dieu, s'il n'était redressé, il s'ensuit nécessairement qu'il y aura une autre vie et que les âmes ne périssent point avec ce corps visible. Autrement il y aurait des crimes impunis et des bonnes actions sans récompense, ce qui est contraire à l'ordre.

Leibniz, *Méditation sur la notion commune de justice*  
(traduction de R. Sève modifiée)

## TEXTE 2

À toutes les époques de la pensée spéculative, l'un des obstacles les plus sérieux à la réception de la doctrine selon laquelle l'Utilité ou le Bonheur est le critère du bien et du mal, est venu de l'idée de justice. Le sentiment puissant et la perception apparemment claire, que ce mot suggère avec une rapidité et une certitude dignes d'un véritable instinct, ont semblé indiquer, pour la majorité des penseurs, une qualité inhérente aux choses elles-mêmes ; et montrer que le juste doit exister dans la Nature comme quelque chose d'absolu, génériquement distinct de chaque variété de l'Utile, et même en opposition avec lui en théorie, quoique, à long terme, jamais vraiment séparé de lui en pratique (comme on le reconnaît communément). Dans ce cas, comme pour nos autres sentiments moraux, il n'existe pas de relation nécessaire entre la question de son origine, et celle de sa force d'obligation. Qu'un sentiment nous soit donné par la Nature, ne légitime pas nécessairement toutes ses impulsions.

Le sentiment de justice pourrait être un instinct d'un genre particulier, et exiger cependant, comme tous nos autres instincts, la surveillance et les lumières d'une raison plus élevée. Si nous avons des instincts intellectuels qui dirigent dans un certain sens nos jugements, tout comme nous possédons des instincts animaux qui nous poussent à agir d'une certaine façon, il n'y a pas de nécessité pour que les premiers soient plus infaillibles dans leur sphère que les seconds dans la leur : les uns peuvent aussi bien suggérer parfois de mauvais jugements que les autres des actions fâcheuses. Croire que nous possédons des sentiments naturels de justice est une chose, les reconnaître comme critère suprême de conduite, en est une autre ; cependant ces deux opinions sont, en fait, très intimement liées. L'humanité est toujours disposée à croire qu'un sentiment subjectif, qui n'a pas d'autre explication, est la révélation de quelque réalité objective.

Notre affaire est ici de déterminer si la réalité à laquelle correspond le sentiment de justice a besoin d'une telle révélation ; si la justice ou l'injustice d'une action est une propriété intrinsèque spécifique, distincte de toutes ses autres qualités, ou seulement une combinaison de certaines de ces qualités, présentée sous un aspect particulier.

Pour le propos de cette enquête, il est important, d'un point de vue pratique, de considérer si le sentiment lui-même de justice ou d'injustice est *sui generis* comme nos sensations de couleur et de goût, ou bien s'il est dérivé, formé de la combinaison d'autres sentiments. Ceci est d'autant plus important à examiner, que les gens sont généralement assez disposés à admettre que les impératifs de la justice coïncident objectivement avec une partie du domaine de l'Utilité Générale ; mais, dans la mesure où le sentiment de justice, en tant qu'état mental subjectif, est différent de celui qui accompagne communément ce qui est simplement utile, et que, sauf dans les cas extrêmes de ce dernier, il est beaucoup plus impératif dans ses exigences, on trouve difficile de ne voir dans la justice qu'une espèce particulière ou une branche de l'Utilité Générale, et l'on pense que sa force supérieure d'obligation est le signe d'une origine complètement différente.

**John Stuart MILL, *L'Utilitarisme***  
**(Traduction C. AUDIARD et P. THIERRY modifiée)**